

Reflets

Longtemps j'ai pris mon œil pour un stylet

YVAN LISSORGUES



Le voici ! Il a l'air crevé ! Va-t-il ressortir ce soir ? Descendrai-je avec lui l'escalier ? Irons-nous de nouveau dans les gens qui, pressés de rentrer chez eux, se déversent dans la rue ?

Irons-nous, comme d'habitude à la rencontre de ceux qui ne vont nulle part, qui restent là, estampés sur les trottoirs, les bouches du métro, les squares, quand le flot des gens normaux est passé, comme ces objets abandonnés que j'ai vus cet été sur la plage, roulés, toujours au même endroit, par la marée. Même que j'en ai pris quelques-uns : des godillots, des bidons rouillés, une poupée sans yeux et sans bras et d'autres choses comme ça. Il semble bien que non, qu'on sortira pas ce soir. Comme hier et comme avant-hier, il vient de jeter son sac sur la chaise et il s'est laissé tomber sur le vieux sofa tout râpé. Non, il ne se passera rien aujourd'hui. Il va rester là, affalé et la fumée accumulée de ses cigarettes troublera peu à peu sur mon viseur le reflet de mes œuvres, fixées à l'aide d'un bout de scotch sur le mur d'en face, à gauche de la fenêtre. Un bout de scotch suffit, la punaise laisserait un petit trou dans le papier. Non, il ne se passera rien. Je resterai ici, sur le buffet, face à mes photos, quelques-unes de mes photos. Les autres, des tas d'autres, sont rangées dans des chemises empilées dans le coin gauche de la pièce, pas loin du réchaud où il prépare sa tambouille. Mes chères photos, les plus réussies, là, collées au mur. L'accordéoniste chauve, contorsionné

comme son instrument, le clochard heureux dont la grosse bouille est fendue par un large sourire, le grêle gamin-lave-pare-brise, « He, petit, voici une grosse pièce pour un chocolat chaud et un bon croissant ».

Là, c'est le vieillard mort de froid, deux orbites profondes creusées entre une hirsute chevelure et une longue barbe sale et à côté la vieille femme accroupie près de son seau à crottin. Et d'autres, beaucoup d'autres. Tous pareils dans leur différence. Ce soir, donc, comme hier, il n'y aura rien de nouveau.

De temps à autre, comme hier, il se dressera brusquement, fera quelques pas, quatre ou cinq pas plus, c'est si petit ici ! Il laissera passer quelques mots, toujours les mêmes : « C'est dégueulasse... » « Des vendus... » « Tous pourris... » « Marre, j'en ai marre... » Il n'est pas causeux Roger, c'est pas un homme à discours. Il n'est pas comme l'autre, le beau monsieur de la galerie, qui n'en finissait pas de dérouler sa leçon avec plein de jolis mots. Sa copine à Roger, Samia, est passée hier soir. « Enfin, Roger, ne te laisse pas aller comme ça. Réagis ! » Et lui, rien. « Allez, viens, sortons, allons dîner quelque part ». « Non, pas ce soir. Excuse-moi, ça passera ». Elle a insisté, lui a caressé les cheveux. Elle est restée un bon moment blottie contre lui, sans rien dire. Quand elle est partie, il n'a pas bougé. Vrai que ça doit être désespérant d'avoir devant soi quelqu'un d'aussi fermé. Un mur ! Pourtant, il est actif Roger. Enthousiaste, non, joyeux encore moins, mais dynamique, infatigable même dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'est fixée. Avec quelle ardeur nous avons traqué, pendant des soirs et des soirs et des dimanches entiers, ces flots de misères, recouverts le jour par le flot des gens et qui ensuite, quand la marée s'est retirée dans ses appartements, restent accrochés sur les étroites plages de la nuit.

Ils sont là, devant moi, toujours et encore plus unanimement présents depuis que Roger est dans sa déchirure, ces épaves rescapées du néant, figées sur le papier, dans l'expression désolée que l'éphémère sourire forcé de la pose, quand il y a eu pose, rend pathétiquement triste. Le gamin tout maigre, la vieille femme, l'accordéoniste, les autres, tous les autres que je ne vois plus parce qu'ils ne sont pas sur le mur ou parce qu'ils n'y sont plus, tous ont le même regard de détresse résignée, le regard de l'absence.

C'est ça qu'il cherche Roger, enfin, qu'il cherchait il y encore trois jours, le contact de l'œil avec la détresse. Depuis cinq ans que je découpe pour lui des carrés de réalités humaines dans le flux du monde qui coule devant nous, j'ai appris à le connaître cet œil. Comment dire ? L'onde, cette sorte de tremblement qui remonte de l'être et dilate la pupille, est l'émotion complexe provoquée, au premier degré, par la vision réflexe de ce qui sera un bon cliché, mais en profondeur, l'onde naît de la communion en sympathie avec la misère de

l'autre qui, à des degrés divers, est la misère qui guette les hommes et les femmes, même quand ils l'ignorent. Roger, je crois sentir qu'il pense confusément, surtout ces derniers jours, qu'il en faudrait bien peu pour qu'il bascule lui aussi, pour qu'il tombe sur la plage des objets rejetés. Son studio, pas luxueux du tout, mais somme toute confortable, sa liberté de se faire servir, lui et Samia, un steak frites dans un resto modeste et moi-même peut-être, un Pentax seulement semi-automatique, bien que performant, enfin tout ce qui fait de lui un homme ancré sur la berge, tout ça est accroché à son emploi dans le laboratoire de la maison Photo-Ville, là où sont développées les pellicules qui sortent de ma chambre noire. Je ne crois pas, rien ne me permet de penser qu'il se pose clairement la question de l'équilibre de sa situation, mais j'ai bien l'impression qu'un sentiment de précarité mine inconsciemment ses certitudes en son propre avenir et je crois même sentir, à voir tous ces gens courir pour garder l'équilibre, que ce sentiment du précaire imprègne les fibres mentales de beaucoup d'entre eux. Mais je me trompe peut-être, je ne suis pas, comment dire ? sociologue, comme dirait sans doute le monsieur de la galerie. Je ne suis que l'observateur obligé, mais privilégié, des misères, puisque je suis condamné par l'obsession de Roger à ne me fixer que sur la désespérance. Je ne connais guère autre chose du monde que ce que j'en vois dans la netteté du cadre de mon objectif qui est mon œil actif. Je ne suis au fond qu'un médiateur entre la personne ou la chose et l'œil qui regarde. Le simple capteur du reflet entre la souffrance et l'émotion que la souffrance provoque, je ne suis que cela. Il ne m'est pas donné de souffrir, pas plus que de m'émouvoir. Je vois, donc je suis, un peu, je vois et je comprends ce que voir permet de comprendre.

Mais je ne comprends pas bien l'obsession de Roger. Ah, maintenant il est étendu sur le sofa, une main sur les yeux et l'autre pendue à quelques centimètres du parquet. En réalité, je ne sais rien de lui. Il doit bien avoir une mère, un père, mais je ne les ai jamais vus. J'ignore s'il a des amis. Je ne connais que Samia, un beau portrait que je ferais avec plaisir, s'il le voulait. En premier plan, un beau visage de brune aux yeux bleus sombre que ce serait et en pied, une belle jeune fille, svelte avec pleins d'arrondis en douceur. Elle nous accompagne parfois le dimanche dans nos déambulations à travers la ville vidée de ses gens normaux, à la recherche de ceux qui restent collés au macadam, comme de petits morceaux d'une humanité brisée. Certains soirs, quand nous rentrons du labo ou de la rue, elle est là et alors, ils dînent en tête à tête, vite fait. « Il faut que j'y aille ». Ils s'embrassent. « À tout à l'heure ! » Et nous partons tous les deux, lui et moi, pour la traque jusqu'au bout de la nuit. Avant de s'enfoncer dans les rues, il s'arrête au bureau de tabac du quartier pour faire diviser un billet de cinquante euros en cinq de dix. « Tiens, voilà pour une soupe chaude ! », « T'as bien besoin d'une bière

et d'un sandwich ! », « Allez, grand-mère, un bon café et une tartine vous feront du bien ! ». Voilà ce qu'il leur dit, après que je les ai fixés sur ma plaque. À notre retour, parfois tard dans la nuit, Samia dort sur le sofa ouvert, ou bien elle n'est plus là. Moi, je l'accompagne Roger avec grand plaisir, car c'est ma raison d'être de me trouver dans une main experte. Quand, après m'avoir saisi, il descend l'escalier, je tressaute de joie, pendu à son cou. Cependant, je dois dire que je ne comprends pas pourquoi il s'obstine à chercher toujours les mêmes personnages, pourquoi il ne me pointe que sur des misères. Jamais il ne m'a mis en situation de saisir la beauté d'une fleur ou la forte sérénité d'un chêne centenaire. Jamais je ne me suis senti élevé à la hauteur d'une de ces belles jeunes filles en fleur qui promènent leur petit derrière bien moulé dans le jeans ou dont les rondeurs font onduler les amples jupettes à la cadence du pas. Même Samia, si belle, reste hors de mon champ. C'est pas le comble ça ? En fait, toutes ces choses de la vie, bien qu'elles attirent son regard, ne sont pas pour lui destinées à impressionner ma pellicule. Une manie ? On pourrait le croire. Mais non, ce mot dénaturerait le rapport entre mon maître et l'objet de sa préoccupation qui est très sérieux, un des plus graves, sans doute, qui soient. Il s'agit d'un véritable engagement, j'ai bien fini par le comprendre, d'une volonté de voir ce que, en général, on préfère ne pas voir et aussi d'une volonté de témoigner et c'est là que j'interviens, que ma participation active prend son sens. Ce qui m'échappe tout de même c'est le caractère exclusif de cet engagement qui tourne à l'obsession, à l'obsession malade, si je puis dire. Il n'y a qu'à le voir, là, affalé, effondré...

Témoigner ! Mais oui. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Son comportement a changé après que nous avons été reçus par le gérant de la Galerie Bagatelle. Quand nous sommes sortis, il ne semblait rien voir. Son regard fixe passait au-dessus des gens qui avançaient en foule, comme chaque soir et il semblait mort son œil comme si à l'intérieur un ressort s'était cassé. Au milieu du pont, il s'est arrêté. Il a brutalement fait sauter ma bretelle au-dessus de sa tête et il m'a laissé là pendu dans le vide, à une vingtaine de mètres de l'eau noire de la rivière. Lui, il fixait l'eau et moi je la voyais lentement s'écouler. La position m'a semblé fort périlleuse et quand la bretelle a vrillé, j'ai tremblé en rotation. Pourquoi ce geste si brutal me suis-je dit ? ... Maintenant, je crois comprendre et je frémis, oui c'est une peur rétrospective qui s'empare de moi... Il est clair que c'est ce gérant et cette Galerie Bagatelle qui sont responsables de la rupture, ce sont eux qui lui ont fait péter les boulons. « Tout est pourri », « J'en ai marre, marre », depuis trois jours, il ne trouve rien d'autre à dire.

Pour atteindre le bureau du monsieur bien costumé qui nous attendait, nous avons traversé une longue salle éclairée par plein de spots qui envoyaient leurs cônes de lumière sur les murs. Roger, lui, il avançait vite, sans voir et sans me laisser le temps de regarder ces photos

que je voyais passer à cadence rapide. J'ai tout de même vu des choses, des choses bien différentes de ce que nous faisons. Je vois encore un lumineux portrait de femme avec d'énormes pendentifs aux oreilles, une vue en plongée d'un groupe de messieurs, serrés dans leurs vestes blanches, à l'avant d'un bateau rutilant, une superbe beauté blonde bien moulée dans une longue robe noire... Des choses et des choses lumineuses, richement colorées, la beauté raffinée, le choix de la splendeur en somme. Je ne peux pas en dire plus, car ça passait trop vite.

« Mon cher Monsieur – a dit le gérant, après avoir examiné une à une et d'un air entendu nos photos étalées sur la longue table – vos photographies, d'un point de vue technique, sont impeccables et certaines remarquables. Le cadrage est toujours opportun, les jeux d'ombres et de lumière sont intelligemment creusés, encore que, à mon goût, l'ombre occupe trop d'espace. Oui, bien sûr, étant donné les sujets que vous choisissez, je comprends que le sombre puisse dominer. C'est bien pour cela qu'il m'est difficile d'ouvrir une exposition sur un thème, on peut employer ce terme, vous êtes bien d'accord, aussi uniforme. Il faudrait quelques images, reflets d'une réalité plus gaie, pour rompre cette monotonie et je n'en vois aucune dans le lot que vous me présentez. Je puis vous assurer que le public n'aimerait pas, mais pas du tout, être confronté, dans une galerie d'art, avec cette pénible réalité qu'il est contraint de côtoyer chaque jour dans la gêne et la mauvaise conscience. Imaginez la tête des gens devant une anthologie de ce qu'ils ne veulent pas voir. Vous me direz que ces misères sont une des facettes de notre monde, je suis d'accord. Je vous suis même si vous me dites que ces misères ne devraient pas exister. Mais ici, voyez-vous, ce n'est pas le problème. Nous sommes dans une galerie d'art et l'art doit être au-dessus de ces contingences, il doit briller pour effacer, l'espace d'un regard, la grisaille et la tristesse. En tout cas, le rôle de l'artiste doit être de racheter par l'art ce qui n'est pas de son domaine, du domaine de l'art. Vous me comprenez ? »

Non, Roger, il n'avait pas l'air de comprendre ce qu'il disait le monsieur et qui lui rentrait dans les oreilles, alors que lui il fixait ses photos étalées et que ses mâchoires se serraient.

« L'art doit être une rédemption, au deuxième ou au troisième degré. Tenez sans aller plus loin, dans votre lot il y a deux clichés qui haussent le sujet au-dessus de ce qu'a dû être la réalité. C'est d'abord celui-ci, que l'on pourrait intituler « Enfant derrière une vitre » ou celui-là, « Portait d'un vieillard endormi ». De tout le reste on ne peut même pas dire ce que certain Pape dit à la vue de son portrait : *Troppo vero*, car ce plus de vérité, dans le cas du tableau de Velázquez, est justement le plus artistique qui en fait l'originalité. Ici, rien ne vient rehausser la plate banalité de la misère.

Prenez donc exemple sur Doisneau. Vous avez vu l'exposition qui lui est consacrée ? Oui ? Non ? Allez donc à Paris une fin de semaine, il est encore temps. Je vous le conseille. Chez Doisneau, les artisans, les ouvriers, les petites gens, les concierges, les clochards eux-mêmes, tous parfaitement enracinés dans leur espace bien borné et plutôt miséreux, expriment, par leur sourire et leur rire ou par leur façon franche de regarder la lumière, une vraie joie de vivre, une sorte de certitude dans l'être là. Et l'humour ? Pensez-y. Un petit angle par rapport à la ligne directe, une simple inclinaison de l'objectif introduisent une distance salutaire dans la prise de vue. Doisneau, sur ce point, est un maître, un maître ».

Et cetera, et cetera... Une leçon interminable qu'il faisait le gérant. Et Roger, il restait là, crispé, sans dire un mot, le regard fixe. Il aurait pu réagir, dire au moins que nous aussi nous avions vu Doisneau. Il est certain que ce discours devait l'irriter, mais son visage n'exprimait rien. Rien, il ne dit jamais rien. Si je ne lisais pas dans son œil, si je n'y voyais pas briller l'éclat de l'émotion ou scintiller le reflet de la tristesse, ce jeune homme serait aussi impénétrable qu'une dalle de marbre.

« Portrait d'un vieillard endormi ». Il faut dire qu'il y a de quoi être irrité. On voit bien qu'il ne dort pas, qu'il est mort le vieil homme. Plus je le regarde, là, sur le mur d'en face, plus cela me semble évident. Avec ses belles théories, le cravaté n'est même pas capable de voir les choses comme elles sont. Ce nez pincé, ces yeux enfoncés sous les paupières fermées, ces lèvres qui commencent à être aspirées par la bouche et toutes ces plaques noires sur les joues montrent à l'évidence que l'homme est devenu cadavre. Je me souviens bien de toute cette histoire. Ce matin-là, j'étais resté sur le buffet, car il ne me prend pas toujours quand il va au labo. Peu de temps après son départ, le voilà qui rentre en trombe. Il se précipite sur moi, met à son cou ma bretelle et haletant il dévale les escaliers et se dirige en courant vers un attroupement. « Laissez-moi passer » qu'il crie. Un homme, un vieil homme est étendu sur une grille d'aération, sur des plaques de carton et sous des chiffons. Il ne bouge pas. Ses yeux sont fermés. Quand je l'ai pris une première fois couché par terre, c'est vrai qu'on aurait pu croire qu'il dormait, malgré le froid qui devait être vif, car tous ces gens étaient emmitouflés dans de gros habits. Derrière mon œil, je vois frémir celui de Roger, comme chaque fois qu'il est saisi par l'émotion. D'ailleurs, soit dit en passant, on dirait qu'il ne cherche que ça, l'émotion, l'émotion forte, le choc provoqué par la souffrance, la misère, l'indicible. Voici l'ambulance, le brancard, la tête, sur la civière, figée. « Mort de froid », dit une voix. Je cadre ce visage légèrement tourné vers moi... Comme maintenant, là, sur le mur, fixé avec un bout de scotch, avec ses lèvres immuablement absorbées par la bouche. « L'expression unique de ce vieillard endormi, ce plus artistique, voyez-vous, qui auréole la réalité prosaïque », il a dit

ça le mec à la cravate et tout sérieux, alors que son propos c'est du burlesque tristement comique. Roger, il aurait dû sourire devant ce jugement déplacé. Mais non, pour lui c'était trop sérieux, c'était certainement avec des baffes qu'il aurait voulu répondre.

À gauche, sous le bout de scotch, le clochard qui ouvre son large sourire dans son épaisse barbe, heureux, semble-t-il sur son banc, dans son gros pardessus élimé, inamoviblement accroché au portemanteau de ses larges épaules malgré la chaleur de l'été. « Tenez, Robert, prenez ce billet ». C'est un homme intemporellement heureux qui aurait sa place dans l'exposition Doisneau, au milieu de ces petites gens, comme la grosse concierge à lunettes, tout un symbole ! dans le rectangle de sa porte cochère, au milieu de ces hommes et de ces femmes naturellement installés dans leur espace et toujours souriant à l'air du temps de leur présent. Il est vrai que cette photo est unique dans notre collection. Robert est le seul clochard authentique que nous possédons. Il est, ainsi fixé sur le papier, le cliché d'un cliché hors de notre époque ou plutôt le vestige souriant d'un passé égaré dans notre ère glacée. Il reste encore quelques spécimens de ces clochards d'avant qui ont choisi, peut-être pour suivre une certaine philosophie, de laisser couler leur existence sans autre volonté que celle de subsister calmement, au jour le jour. Nous en rencontrons parfois sur les bancs publics, le long des quais ou dans la gare en hiver. Pour les distinguer des autres, les habitués obligés de la rue, il faut bien regarder leurs visages élargis, en général, par quelque poussée joviale. Roger, maintenant, sait parfaitement isoler de la masse des déclassés ces aristocrates sereins de la misère. Il les observe discrètement, mais il n'éprouve plus le besoin de m'élever jusqu'à la hauteur de leurs yeux. Le clochard traditionnel appartient encore à l'humanité touchante de Doisneau, il vient d'une autre époque. C'est une espèce en voie de disparition, à moins qu'elle n'ait muté pour se confondre avec les vrais parias du macadam qui eux sont les branches cassées du système qui tombent dans les caniveaux. En tout cas, le résultat est là, sur ce mur, dans ces visages hébétés, dans ces regards de dignité meurtrie, résignés à la supplication. Le regard atrocement vide de cet homme relativement bien vêtu, qui semble s'efforcer d'être digne devant la table d'un foyer populaire en dit long sur la conscience de déchéance et sa cravate et ses souliers propres en soulignent tout le pathétique.

Il est là le reflet artistique, cher beau Monsieur de la Galerie flon flon ! Et que diriez-vous du regard de steppe désertique de l'accordéoniste talentueux qui fait frémir dans les plis de ses tristes mélodies d'Europe Centrale l'émotion des voyageurs de la voiture du métro. Peut-être est-il heureux de faire danser, entre deux stations, des airs de son pays, mais il ne cherche pas à lire sur les visages l'effet de sa musique. Il joue tête baissée. C'était, il y a quelques mois, à Paris, précisément quand nous sommes allés voir l'exposition de Doisneau.

Tiens, il est debout maintenant et il se fait du café. C'est un signe. Peut-être allons-nous sortir ? En tout cas, plus je réfléchis et permettez-moi de vous dire que j'ai l'impression de bien penser après en avoir vu tant des choses de la vie des hommes, plus je réfléchis, dis-je, plus je me sens en accord avec sa volonté de voir ce que, en général, on ne veut pas regarder, comme disait le bel homme de la galerie Bagatelle, la bien nommée, même si j'ai quelque regret de n'avoir jamais capté dans mon objectif l'image d'une belle fleur ou d'une jolie fille. Le beau monsieur et son exposition, ce que j'en ai vu de son exposition, m'ont fait toucher de l'œil le cynique étalage des fausses images d'une beauté artificielle et factice. Je comprends mieux la déception et la colère de Roger face à l'idiote leçon sur l'art proférée par ce monsieur. Je me sens même en sympathie, moi qui ne suis pas fait pour les sentiments, avec sa muette désespérance, car je sens que son regard s'est peu à peu alourdi de la souffrance des autres.

Assis sur le sofa, on dirait qu'il retrouve, sa tasse à la main, un peu de sa vigueur et son regard, fixé sur l'une de mes photos, semble récupérer la fermeté de sa détermination. Mais oui, c'est le gamin lave-pare-brise qu'il regarde. « Enfant derrière une vitre. Le titre vous semble-t-il approprié ? » Cet homme est vraiment stupide, il n'a rien compris.

Il faisait froid ce matin-là, très froid même sans doute puisque Roger avait gardé ses gants dans l'auto et je me souviens qu'il avait, comme toujours les jours de grand froid avant de me mettre en position, passé la pointe de son mouchoir sur mon œil, oui d'accord sur mon objectif, brutalement recouvert de buée à l'ouverture de la portière. Quand son œil à lui s'est placé derrière le viseur, j'ai vu le léger tremblement des paupières et le voile d'ombre qui est passé sur la pupille m'a fait sentir qu'il était tout retourné. Je me suis habitué à lire la souffrance dans son reflet sur l'œil qui l'observe. Il était là, le gamin, planté au milieu du carrefour, une éponge à la main. La bouche de Roger, si avare de mots, a laissé passer dans son haleine brusquement condensée en légère vapeur : « Pauvre gosse ! » Devant la pureté des lignes de cette photo, replacée dans le cadre du souvenir, je prends tout à coup conscience de mes limites. Je suis incapable de fixer autre chose que des lignes, des creux, des volumes plus ou moins lumineux. L'air glacé n'a pas laissé ses traces sur le papier et le noir et blanc a absorbé la teinte violacée de ces mains et de ces bouts de jambes maigres qui, du pantalon trop court, plongent, sans chaussettes, dans des baskets usés. Il s'obstine Roger à ne faire que du noir et blanc, alors que la couleur aurait gardé le violet de cette peau souffreteuse et ferait sentir un peu de la souffrance de cette jeune chair. Sûr qu'alors le beau monsieur, il aurait au moins ajouté un adjectif à son titre, « Enfant pauvre derrière une vitre », par exemple... « Eh petit ! », il a dit Roger pour que le gosse s'approche de notre voiture. Et la deuxième photo est

là, tout à côté de l'autre. Ce visage d'enfant élargi par la convexité du pare-brise avec ses deux dents cassées dans cette bouche entrouverte qui souligne le regard, éclairé maintenant d'un petit sourire, fixé, à l'instant précis du dé clic, sur nos yeux à nous, avides de saisir, au centième, l'expression vivante de cette image. Nous avons réussi ! La main, posée à plat sur la vitre, je n'y avais pas prêté attention... Elle est là sur la photo cette main, aussi grande que le visage de l'enfant, posée à plat sur le pare-brise. L'ensemble est insolite et émouvant. « Eh bien voilà, voilà un cliché réussi, d'une grande pureté artistique, s'est extasié le monsieur de la Galerie. Vous devriez composer ainsi toutes vos photographies, car enfin, ce garçon, vous l'avez fait poser, non ? Tout est si parfaitement agencé, ce sourire et cette main ainsi plaquée sur la vitre ! » Pauvre Monsieur qui êtes bien au chaud dans votre ciel artistique, vous qui invoquiez ce *troppo vero* pape de Velázquez, ne priez pas pour nous, oubliez-nous comme nous vous oublions ! « Merci, petit, ça ira, c'est propre. Tiens, prends ce petit billet, tu l'as bien gagné ». Le billet de dix euros, saisi entre deux doigts rougis par le froid et gonflés d'humidité, flotte un instant sous un regard surpris, étonné, perplexe. Une petite chaleur et l'indicible bonheur, peut-être, d'un croissant frais et d'un chocolat chaud !

Samia est là. Je ne l'ai pas vue entrer ni entendu ses premières paroles.

-... il faut que tu réagisses. C'est très bien ce que tu fais. Tu peux être fier de ton œuvre. Ce bobo empaqueté est un gros con. Oublie-le.

-Oui, ce type m'a assommé... Merci, Samia ! Non, je ne vais pas en rester là. Je vais bien trouver un coin pour montrer tout ça. En tout cas, je vais continuer, je te jure que je vais continuer.

-Allez, viens, sortons, je t'invite au Poisson Doré.

La porte se referme sur eux. Demain, peut-être nous sortirons tous les deux.

La porte s'ouvre brutalement. Il est là devant moi. Je me vois dans le reflet irisé du faisceau de son regard. Il me fixe un instant. Sa tête remue de droite à gauche, plusieurs fois et... il me prend dans sa main.

Il me prend dans sa main !